

Les Plaines, les Plaines d'Abraham, le Parc des Champs de bataille

Jean Du Berger

Volume 16, Number 1, 1994

Ethnologie urbaine
Urban Ethnology

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083302ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/1083302ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (print)
1708-0401 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Du Berger, J. (1994). *Les Plaines, les Plaines d'Abraham, le Parc des Champs de bataille*. *Ethnologies*, 16(1), 107–117. <https://doi.org/10.7202/1083302ar>

Article abstract

Cet essai présente les usages d'un lieu public : usage prescrit par l'organisme qui le gère et usages des utilisateurs. Aux fonctions de commémoration et de célébration, les usagers ajoutent des fonctions de transgression. Le parc renvoie une image des dynamismes antagonistes qui animent toute société.

LES PLAINES, LES PLAINES D'ABRAHAM, LE PARC DES CHAMPS DE BATAILLE

Jean DU BERGER

Laboratoire d'ethnologie urbaine,

CÉLAT

Université Laval

Un panneau identifie le site:

**Gouvernement du Canada
Commission des Champs de bataille nationaux
Lieu historique
Parc des Champs de bataille**

Tout devient simple. L'homme ordinaire, l'homme de la vie quotidienne, l'innocent promeneur du dimanche devrait donc trouver ici l'histoire, créature dont le territoire est le passé, qui se dissimule dans les livres, dont l'action profonde est toujours à venir: «L'histoire jugera!» D'autres ont parlé des *Plaines* en tant qu'histoire, mémoire, remémoration. Lieu historique. Lieu du passé dont la valeur est fondée sur ce qui autrefois s'y passa. Pour moi, attentif aux pratiques culturelles urbaines, je rends compte de ce lieu en tant qu'espace utilisé par les hommes et les femmes d'aujourd'hui. J'ai observé, interrogé.

D'entrée de jeu, la désignation des lieux est équivoque. Pour l'organisme qui en assure la gestion, il s'agit du Parc des *Champs de bataille*; de leur côté, les citoyens de Québec parlent des *Plaines d'Abraham* ou tout simplement des *Plaines*. Face à l'espace des gestionnaires, y aurait-il un espace des usagers? En plus des représentations des gestionnaires, celles des usagers? Pratiques des gestionnaires, pratiques des usagers? Deux pôles. Notre point de départ: celui des usagers.

Boulevard Champlain. Ici, les *Plaines* (les *Plaines d'Abraham*, le *Parc des Champs de bataille*) se dérobent derrière un rempart de conifères et de feuillus. Espace sauvage. Falaise abrupte. Présence puissante de la nature. Illusion. L'accès à cette nature est d'abord contrôlé par des feux de signalisation; à partir de là, se multiplient les panneaux:

**30 kilomètres/heure
Accès interdit aux motocyclettes, aux camions**

Un autre panneau prévient les esprits aventureux que l'ascension de la falaise est dangereuse. Rivée à une stèle, une plaque de bronze conserve le souvenir du passage d'un roi d'Angleterre avant la deuxième guerre mondiale. Montée de la côte Gilmour par laquelle fut autrefois envahie Québec. De grands arbres la couvrent d'un toit sombre. Nouveaux panneaux de signalisation:

Sens interdit. Interdit de tourner à gauche.

Ici et là, des chaînes empêchent de s'engager dans la futaie. Tout au long du chemin, de lourdes barrières de fer forgé n'attendent qu'un ordre pour fermer la route. Plus loin, un panneau permet l'accès aux camions; un rappel:

No Parking

Longue courbe en S. Écrivez:

Parc Canada Police

Derrière une rangée d'arbres, un grand terrain, les *Plaines d'Abraham*, où des équipes se disputent un match de soccer. Éclairs bleus et rouges des gyrophares d'une voiture de la Police des *Plaines*. Des motocyclistes viennent d'être interceptés.

Interdit aux motocyclettes

De la terrasse Grey, des promeneurs contemplant une raffinerie de pétrole située sur l'autre rive du fleuve. Une touriste française demande à sa fille: «Dis, Christine, c'est pour nous faire voir une raffinerie que nous avons fait tout ce chemin?» Dans une voiture, un jeune couple échange goulûment des témoignages d'affection.

Le long des *Plaines*, face à la terrasse, s'alignent canons anglais, allemands et français, caronades, obusiers. Pièces enlevées à «l'ennemi en 1918», canon retiré du lit de la rivière Saint-Charles, canon du vaisseau-amiral français *Le Prudent* capturé et brûlé à Louisbourg en 1758, canon de la flotte de Walker qui s'abîma sur l'île aux Œufs en 1711. Témoins d'anciennes confrontations dont une stèle voudrait atténuer l'horreur en rappelant qu'en 1908, à la revue du troisième centenaire de la ville de Québec, «les brigades navales anglaises, françaises et américaines défilèrent ensemble en amies sur le même terrain que se disputèrent pendant si longtemps leurs devanciers».

Arrêt. Stop.
Accès réservé aux piétons

Près du Musée du Québec, au centre d'un petit rond-point, le monument de Wolfe. Cinquième monument, érigé en 1965, qui remplace une colonne détruite en 1963. Des plaques de bronze tentent de bien faire comprendre au visiteur la séquence des faits: suite alternée de construction, de destruction, de reconstruction. Pierre roulée par des soldats le 13 septembre 1759 pour marquer l'endroit de la mort de Wolfe; pierre remplacée plus tard par un monument démoli en 1832. En 1849 et en 1913, se sont succédé les colonnes. Ici encore ces échos d'une confrontation sont remplacés par celui d'une réconciliation évoquée un peu plus loin par une stèle qui rappelle le Congrès eucharistique national de 1938 «où fraternisèrent les descendants des adversaires de jadis». Tout à côté, un panneau descriptif superpose époques et fonctions: pacage des animaux d'Abraham Martin, piste de courses de chevaux, parc public, pageant du tricentenaire de la ville de Québec, tenue du Congrès eucharistique. Aucune mention de la bataille qui donna son nom au parc. Plus loin, près de la rue de Bernières, une stèle marque l'endroit où tomba Montcalm, «défait».

Le sens giratoire et les sens interdits orientent vers la Grande-Allée ou obligent à revenir sur nos pas.

Tournez à gauche puis à droite

Un écriteau:

Parc du musée
Ville de Québec

Enclave municipale dans un domaine fédéral. Pour parvenir à l'avenue Taché, il faut emprunter la Grande-Allée:

Accès au Parc des Champs de bataille seulement par avenue George VI

L'accès par l'avenue Taché est-il interdit? Transgression: je m'y engage. À gauche, les *Jardins Jeanne d'Arc*; à droite, une tour Martello.

Entrée interdite

Avenue de Bernières.

**Voie réservée
Stationnement / 2 heures / Parking
Parc des Champs de bataille - circulez lentement**

À pas mesurés, se promènent de vieilles dames.

Centre d'accueil des Plaines

Dans un petit camion éclate un *rock* agressif. Quelques pas. Dans les allées bordées de fleurs des *Jardins Jeanne d'Arc*, des groupes paisibles circulent doucement. C'est la tombée du jour. Assis sur des bancs, de vieilles personnes parlent tout bas.

A l'entrée des jardins, une plaque commémorative:

**O Canada, célèbre hymne national, paroles de sir Adolphe Routhier,
musique de Calixa Lavallée fut exécuté pour la première fois lors du
premier congrès catholique des Canadiens français le jour de la
Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin 1880.**

Pour le passant, la signification des lieux commence à s'alourdir: son parcours initiatique l'a jusqu'ici conduit d'Abraham Martin à Wolfe, d'une piste de courses de chevaux à un parc public, du tricentenaire de la ville de Québec à la tenue du Congrès eucharistique, de Louisbourg à l'île aux Oeufs et voici qu'il faut aussi faire mémoire du premier congrès catholique des Canadiens français. Les lieux commencent à tenir du bazar.

Au centre des jardins, une statue équestre. Jeanne d'Arc. Il n'y a pas d'erreur:

**Sancta Joanna de Arc
1409-1431
Virtutis ac amoris patriae exemplar eximium
Hoc monumento celebratur**

Aux souvenirs déjà énumérés s'ajouterait donc celui de la Pucelle d'Orléans qui bouta hors de France les Anglais! Pourquoi cette héroïne de la vieille France a-t-elle ici son monument? Lisons: «Inspirés par le charme historique de Québec», deux donateurs anonymes ont offert ce monument «comme emblème du patriotisme et de la vaillance des héros de 1759 et 1760». Ces héros de 1759 et 1760 ne sont cependant pas identifiés. Quelle patrie reçut ici le sacrifice de jeunes vies? Sans lire les plaques commémoratives, comme une ombre, passe une itinérante

traînant tout ce qu'elle possède sur un petit chariot bringuebalant. En ces lieux, en 1763, fut pendue Marie-Josephte Corriveau; elle avait 30 ans.

J'avance. Belle soirée de la veille de la Saint-Jean. Le soleil descend derrière les Laurentides et les ombres de la ville s'allongent sur un grand hémicycle naturel créé par des vallonnements devant la citadelle. Entouré de barrières, se dresse le bûcher de la Saint-Jean. Une jeune femme demande à des policiers: «À quelle heure, la fête?» Grands rires: «La fête? Après la noirceur, derrière les buissons, là-bas..!» Des groupes, des couples arrivent, s'installent sur le gazon jauni et jouent de la parole conteuse, chanteuse, menteuse, rieuse, gracieuse, charmeuse, de la parole amoureuse des gens de Québec.

J'avance. Par les escaliers de la promenade des Gouverneurs, je me dirige le long de la citadelle vers la terrasse Dufferin d'où montent lentement vers les Plaines des familles, des groupes d'adolescents et des touristes essoufflés. Au-delà du cap Diamant, là-bas, le fleuve Saint-Laurent entraîne le regard jusqu'au cap Tourmente après avoir entouré l'île d'Orléans. «Le Vieux Québec» est assiégé. Par la côte du Palais, par la côte d'Abraham, par la rue Saint-Jean, arrivent de petits groupes hilares. Place d'Youville, une grande foule assiste à un concert. Chargées de caisses de bière, les bandes de nouveaux arrivants s'y agglutinent un instant puis s'arrachent pour reprendre la montée vers les Plaines. Ils traversent les parterres du parlement. Une autre foule enveloppe le Pigeonnier. Grande-Allée, la masse des marcheurs est comme coagulée. De petits groupes réussissent à se glisser au travers de cette matière vivante et à s'infiltrer dans les Plaines à côté du manège militaire.

L'hémicycle naturel est maintenant recouvert d'une sorte de tapis vivant. De cette foule monte un grondement sourd ponctué de cris, d'éclats de rires et de bruits de verre brisé. Une voix entonne: «Gens du pays...» Elle n'est pas suivie. Dans l'ombre qui épaissit, des silhouettes se fauflent. À la périphérie, des bandes de jeunes se toisent et se provoquent. Quelques individus échangent des coups. On les excite. Leur fébrilité se communique aux autres. De grands courants nerveux secouent ceux qui les entourent. Puis, la fièvre de cette partie du corps social tombe pour se faire sentir plus loin. Personne ne lit plus les panneaux, les écriteaux et les plaques commémoratives. Ignorées sont les consignes. *Plaines d'Abraham, Parc des Champs de bataille* ou tout simplement les *Plaines* ont perdu leur nom ce soir. L'endroit est possédé par une sorte de démon qui échappe à tout contrôle. Il n'y a plus de sens unique. Il n'y a plus de sens. L'ordre se désagrège et le chaos originel dont parlaient les anciens mythes semble sur le point de faire éclater l'équilibre précaire maintenu par les codes. Comme si du fond des âges pouvaient surgir des abîmes du tohu-bohu les vieux dragons, les Léviathan et les Béhémôt. Dans la nuit, les individus se fondent malgré eux dans une masse qui rit, crie, s'indigne et rage.

Le bûcher a été allumé. À mesure que les flammes en sautant de tous les côtés montent à l'assaut du bois, une lueur vacillante éclaire d'abord les premiers

rangs des spectateurs pour aller, de rangée en rangée, dessiner un grand cercle lumineux où tout prend couleur de feu. Sur cette scène éphémère, comme entraînés par la démesure antique, des acteurs d'un soir vont jouer un drame. Des groupes font tomber les barrières. Ils entourent le feu. Un homme se dirige vers le brasier. Il y tombe. Son pied est retenu dans une barrière renversée. Impossible d'aller le tirer de là. Des bandes titubantes repoussent ceux qui tentent d'intervenir, lancent des bouteilles vides sur les voitures des policiers et sur les ambulances. Éclairs rouges des gyrophares. Hurlements des sirènes. Confusion. La fête doit continuer. Impuissants, les véhicules repartent. La fête continue. Fête profonde. Fête sauvage. Fête innommable. Celle qui remet en cause l'ordre du monde. Sur son passage, un homme est mort. Calciné. Plus loin, un autre homme est mort. Poignardé.

À l'aube, des équipes s'affairent à ramasser les débris. Lentement, l'ordre est rétabli à mesure qu'hébétés, ahuris, les derniers fêtards retournent vers la ville. Les sens uniques retrouvent enfin leur sens. De nouveau, les panneaux peuvent interdire de s'arrêter, de rouler à trop vive allure, de tourner, de reculer, de laisser tomber des déchets. Par des écriteaux, lieux, secteurs, sites et objets sont clairement définis. Les 33 plaques commémoratives du Parc des Champs de bataille reprennent possession de l'espace que la foule turbulente s'était approprié et rappellent au devoir de remémoration les passants distraits. J'apprendrai ainsi que cet hémicycle se nommait Cove Fields. Dans leurs voitures, des policiers respectés patrouillent et contemplant l'interminable et lent cortège des voitures et des cars de touristes qui recommence à défiler en n'arrêtant que pour permettre un bref regard sur le panorama. Des cyclistes filent dans les allées. Pour ne courir que sur des pistes ombragées, des joggeurs inventent des circuits compliqués. Vibrant dans le vent, des cerfs-volants filent droit vers le ciel où ils ralentissent pour esquisser doucement des figures évanescentes. Des jeunes gens lancent et relancent une balle avec nonchalance; un peu plus loin, deux équipes placides courent autour d'un ballon. Ici et là, des familles font des pique-niques. Les *Plaines*, les *Plaines d'Abraham*, le *Parc des Champs de bataille* ont retrouvé une vocation perdue un nuit durant, la plus courte nuit de l'année.

En retrait, la Citadelle représente la stabilité. Ses glacis, fossés, murs, portes, courtines, cavaliers, parapets, redoutes, poudrières, tours et chemins de ronde présentent un dispositif défensif qui repoussera à tout coup les brouillonnes équipées et les fêtes dangereuses. Lorsqu'il y a fête ici, elle fut longuement préparée et des ordres précis en ont fixé l'ordonnance; d'anciens rituels l'ont balisée. Au jour dit, un guide permet de franchir les postes de garde et d'atteindre par des chemins détournés le champ de manœuvre. La fête militaire est un spectacle de marches et de contremarches, de figures symétriques réglées par des commandements martiaux qui commencent par un murmure et se terminent par un cri. Au son de la fanfare, par de complexes figures chorégraphiques, la troupe reproduit l'organisation même des fortifications. Un peloton qui défile est un

dispositif défensif qui n'admet ni les improvisations confuses, ni ces méchantes fêtes où pourrait se dissoudre l'ordre. Quant aux invités, leur participation se limite à applaudir poliment cet ensemble rouge et noir qui lance des reflets dorés en se déplaçant. Citadelle de pierres, citadelle d'hommes: lieux des dernières résistances aux incertitudes des conduites de foules imprévisibles. Au-delà des fossés de la Citadelle, à l'ouest, commencent les Plainnes où par contraste l'espace devient tout-à-coup imprécis. Intolérable. Dangereux. Et je trouve fort significatif que la maquette de la ville de Québec construite par Jean-Baptiste Du Berger nous soit revenu de Woolwich amputée des Plainnes d'Abraham.

Le long hiver heureusement vient périodiquement figer les Plainnes dans une paisible léthargie. Accalmie bienvenue. La côte Gilmour est fermée. Dépouillés de leurs feuilles, les buissons ne cachent plus aucun mystère. Les maraudeurs et les fauteurs de trouble n'ignorent pas que sur la neige ils seront rapidement repérés. Ils hibernent. Les foules dangereuses, avinées, agressives, désorientées se dissolvent. Et les Plainnes ne seront plus parcourues que par des raquetteurs pleins d'énergie tranquille, par d'habiles skieurs, par des fondeurs tenaces et de joyeux amateurs de glissades sur neige. Sur une petite surface glacée, de patients patineurs dessineront des arabesques rapidement effacées. Des familles apprivoisent l'hiver et les Plainnes sont animées par de saines activités. Mais dès que le printemps desserre l'étreinte de l'hiver, la neige retourne dans le sol. Les bourgeons font leur apparition et les buissons se reconstituent. Il faut bien rouvrir les barrières. Et les Plainnes, les belles *Plainnes d'Abraham* sont de nouveau envahies. Envahies certes par de magnifiques sportifs et des promeneurs paisibles. Envahies aussi par de petits groupes de vieilles dames qui admirent les fleurs. Envahies par de belles familles. Pique-niques. Ballons. Cerfs-volants. Séance de photographie de nouveaux époux accompagnés de toute la noce devant les fleurs des Jardins *Jeanne d'Arc*. Touristes qui déchiffrent toutes les plaques commémoratives. Surface lumineuse des usages normaux.

Mais sous cette surface, il y a une autre dimension des *Plainnes d'Abraham*. Un premier signe: ces corps à demi-nus qui s'allongent pour bronzer le long de la piste de course à pieds, en face du Musée du Québec. En premier lieu, nous avons l'impression d'être en présence de tristes monuments rougeâtres, adipeux, déformés par la ptôse, zébrés de vergetures qui s'élèvent au-dessus de l'herbe. Puis, de ces graisses mortes, jaillit l'éclair de petits yeux chafouins, fouineurs, à l'affût d'autres corps moins éprouvés par les excès de table ou par l'âge. La tête collée au sol, simulant le sommeil, ils font le guet en attendant un mouvement inconscient, un moment d'abandon qui leur permettra de surprendre furtivement ce qui leur est dorénavant interdit. Attente d'une sorte de bonne fortune. Par ailleurs, les objets de ces regards ne sont pas toujours les innocentes victimes de satyres sur le déclin. Ces corps épanouis tirent une certaine vanité de la fascination équivoque qu'ils font naître et qu'ils entretiennent dans la torpeur complice de la lourde fête solaire.

La tradition populaire véhicule un discours fait d'allusions, d'anecdotes, de blagues, de récits d'expériences personnelles qui produit une image à la fois libertine et violente du *Parc des Champs de bataille*. Le folklore urbain a par exemple retenu une blague répétée par des informateurs. En voyant autrefois, une femme enceinte, des garçons chuchotaient d'un air entendu: «Souvenir de mon dernier voyage aux *Plaines d'Abraham!*» Lorsque je présentais l'objet de ma recherche, *Les Plaines d'Abraham* aujourd'hui, mes informateurs n'enchaînaient pas immédiatement en parlant des vaches d'Abraham Martin, des courses de chevaux, du triste sort du pauvre James Wolfe (1727-1759), du congrès de 1880, des fêtes du Tricentenaire de Québec de 1908, du Congrès eucharistique de 1938, de Jeanne d'Arc et de tout ce qui est pourtant écrit en noir sur blanc ou gravé sur des plaques de bronze. Ils ne parlaient pas de ce que tout bon Québécois devrait pourtant savoir. Ils semblaient ignorer ce qu'on a patiemment tenté de leur inculquer. Non, ils n'ont rien dit des *vraies Plaines*. Ils commençaient par toussoter. Petits clins d'œil. Ricanements. Sourires complices. «Ah! *Les Plaines..!*» Par la parole, ils se dirigeaient vers certaines zones des *Plaines* connues d'eux seuls. Et ils ont parlé des premiers émois. Des premières tentatives de séduction. De brefs baisers derrière un arbre. Des premiers ébats maladroits. Des premières révélations. De courses folles au travers des buissons pour fuir un gardien. Cœurs secoués par une peur délicieuse. Ils ont fait allusion à des séances de gymnastique compliquée, à l'arrière d'une voiture garée dans une allée, dont un coup de coude inopiné interrompait le laborieux déroulement. Stimulés par des giclées d'hormones, avec des ruses séculaires, des adolescents ont ainsi entraîné des adolescentes la plupart du temps consentantes vers les *Plaines*. Sans vergogne, sans prendre le temps de lire les panneaux, les écriteaux et les plaques commémoratives, loin des allées principales. Sexualité somme toute innocente. Jeux adolescents.

Les *Plaines* sont aussi un territoire de chasse, lieu de recherche de partenaires. Belles paroles. Parade des voitures bruyantes. Hommes d'âge mûr, moumoute en tête, qui viennent vérifier leur pouvoir de séduction; au crépuscule, cruelle conscience du passage du temps. Bellâtres solitaires, aux airs avantageux, sûrs d'eux-mêmes et qui ne s'embarrassent pas de précautions oratoires. Convoi de jeunes filles, biches apeurées qui se sont juré de ne pas se séparer quoiqu'il advienne. Garçons bruyants, vaguement vulgaires, aux cheveux gluants, à la moustache anémique, quarteron compact regroupé autour d'un fort en gueule. Regards furtifs. Regards effrontés. Les uns dévisagent; les autres regardent à la dérobée. On s'observe. On prend note de détails. Les yeux entrent en contact. On détourne les yeux. Échanges de signaux. Sourire. Sourire rendu ou sourire retenu. On se parle. On se ment effrontément. Un apprenti affirme qu'il est «dentiste». La jeune fille se dit «pharmacienne». Vol nuptial fait de paroles en l'air. Mythomanie d'un soir. Parfois on repart ensemble. Plus loin, après de brèves

stratégies d'approche, des hommes disparaissent dans les buissons et les fourrés qui bordent les sentiers le long du cap. Des marcheurs matinaux auraient même vu remonter du cap des gaillards vêtus de cuir noir.

Quand la nuit s'installe, loin des lueurs des réverbères, des prédateurs aux aguets s'affairent à délimiter leurs territoires. Tout passant devient une proie. Un constable de la ville de Québec, un colosse, m'a confié: «Moi monsieur, à partir de dix heures, le soir, moi, je ne me promènerais pas dans les *Plaines d'Abraham* avec ma femme.» Et il ajouta «Le jour, ça va...» Témoin involontaire d'un attentat, une infirmière se précipita pour aider le blessé abandonné. Les mains couvertes de sang, elle pensa soudainement aux précautions qu'elle devait prendre à l'hôpital pour se protéger des sangs infectés. Terrifiée, elle se releva. «Moi, je n'irai plus jamais dans cette place-là!» Là. Il s'agit de zones de combat. Des bandes de jeunes s'y retrouvent pour en découdre. Des fiers-à-bras de quartiers rivaux viennent s'affronter en de rapides tournois sauvages et j'ai même entendu dire que des amateurs d'arts martiaux (je laisse ici la parole à l'un deux) «allaient aux *Plaines* pour *casser du crotté*». Il faut comprendre que des jeunes gens *de bonne famille* cherchaient leurs victimes au sein de ces cohortes de pâles jeunes gens mal attifés, aux longs cheveux gras, qu'ils nomment aussi *les sales*. Un regard trop insistant. Un coude qui accroche. Un pied effleuré. Tout est prétexte pour mettre le feu aux poudres. D'autres informateurs m'ont raconté que «dans leur temps, ils allaient battre les homosexuels aux *Plaines*». Ils appâtaient leur victime en envoyant un des leurs en éclaireur. Si des propositions équivoques lui étaient faites, toute la bande lui tombait dessus. Discours où l'on entend l'écho de jeux cruels et de confrontations inexplicables.

Des légendes urbaines font aussi allusion aux dangers courus par des femmes seules. Dans le cadre de cours d'autodéfense, les instructeurs racontent souvent l'histoire suivante:

Une jeune femme qui faisait de la course dans une allée des Plaines avait été sérieusement inquiétée par deux hommes; à la suite de cette alarme, elle n'osait plus courir et commençait même à éviter de sortir de chez elle le soir. Elle s'inscrivit à des cours d'autodéfense et on lui conseilla à la fin de la session de retourner courir «sur les Plaines» pour retrouver son assurance d'autrefois. Elle domina sa peur et alla courir. Pendant qu'elle courait, une Camaro approcha. Le chauffeur lui demanda si elle voulait monter dans la voiture. Silence. Il insista. Mutisme. La voiture accéléra, s'arrêta et un deuxième garçon en descendit. Il prit la jeune femme par le bras et insista rudement. Une prise douloureuse le jeta par terre, inconscient. Elle s'approcha de la voiture et, d'un coup du revers de la main, fracassa le pare-brise; elle prit ensuite les clés de la voiture, les lança «en bas du cap» et reprit sa course.

Une victime aurait donc triomphé de ses assaillants. La rumeur reprend sans cesse des récits où des agresseurs, loup solitaire qui tourne dans l'ombre ou meute qui se déplace sans bruit, parcourent impunément les sous-bois et menacent les innocents. Voleurs, détrousseurs, maniaques, exhibitionnistes, obsédés, voyeurs, pervers: une faune animée des plus étranges pulsions s'adonnerait là-bas à d'inavouables pratiques.

Un discours, un curieux discours, est donc tenu sur *Les Plaines*. Un autre discours. Un discours qui parle de sexualité. De sexualité joyeuse, de sexualité honteuse, de sexualité violente. Un discours qui parle de violence. Un discours qui parle de batailles. De batailles à poings nus. De batailles pleines de trahisures. De coups qui marquent. De coups qui blessent. Derrière le site commémoratif objet de soins attentifs, orné de fleurs, surveillé, observé, célébré, apparaît le lieu des affrontements. Il est vrai que ce terrain devint un *lieu historique* à la suite d'une bataille violente et sanglante où un peuple fut conquis. Le sang a déjà coulé sur les *Plaines d'Abraham*. On pourrait avancer l'hypothèse que la naissance des *Plaines* fut violente et que, dès que se relâche l'attention, l'horreur des origines apparaît. Cette piste conduit à une impasse.

Prenons acte que les *Plaines d'Abraham* sont objet de deux discours. Discours institutionnel qui établit le site comme lieu historique. Discours populaire qui décrit un lieu d'activités ludiques plus ou moins marginales. En marge de la ville, les *Plaines d'Abraham* constituent un *ailleurs* par rapport à tous ces territoires urbains qui, pour les groupes qui les revendiquent, sont un *ici*. Nous percevons inconsciemment les lieux d'appartenance quotidienne, maison, rue, quartier comme un *dedans*, tandis que les espaces qui les entourent prennent l'apparence d'un *dehors*, domaine des autres, de ces êtres plus ou moins connus, des étrangers aux comportements différents. L'espace de l'appartenance est celui de l'intimité, du refuge, tandis que l'espace du dehors, l'espace du monde, est perçu comme étrange et même monstrueux. Dans le cadre de chacune de nos microcultures, s'exercent des dynamismes de contrôle et de répression car nous y sommes dans l'ordre de l'obligation. L'espace du monde, celui des autres, semble par contre en proie à un désir continu qui menace. Bref, l'espace du refuge est perçu comme culture, donc *cosmos*, l'espace du monde, comme nature et *chaos*. Le premier espace est univoque, l'autre, équivoque. Au niveau de l'imaginaire, l'espace intime semble relié à un régime nocturne, l'espace du dehors, à un régime diurne: régime nocturne qui évoque le sommeil et le repos; régime diurne qui est éveil et combat.

Passer du dedans au dehors, c'est s'exposer à l'étrange. En deux sens: s'exposer à l'agir de l'autre; s'exposer à agir comme l'autre. Les lieux publics sont en effet des espaces ouverts. Les familles et les groupes peuvent y reconstituer immédiatement leur système fermé autour d'une table de pique-nique ou d'une aire de jeux. Selon les zones du parc et les périodes de la journée, dans cet espace du dehors, de petits îlots intimes, imperméables, se forment comme autant

d'espaces du dedans. Leur situation est pourtant problématique. Ils sont à la merci des autres. Un ballon égaré interrompt la confiance. Un poste récepteur portatif trouble le silence. Une bande de garçons dérange par ses moqueries les épanchements d'un couple. Dans un espace public, loin de tout ce qui l'entoure et le protège habituellement, un individu est encore plus vulnérable. Au milieu des autres, il est pour ainsi dire à leur merci. Seul ou en groupe, hors de nos lieux d'appartenance, nous sommes en définitive offerts aux autres.

Par ailleurs, l'entrée dans l'espace du dehors peut aussi transformer l'individu qui, loin de son espace vital et du contrôle qui s'y exerce, transgresse les interdits de sa culture. Combien d'hommes et de femmes aux conduites parfaitement correctes dans leur milieu, au dedans de leur culture, changent de comportement en vacances ou à l'occasion d'un voyage? Des hommes d'affaires ou des universitaires deviennent facilement égrillards en voyage et se laissent aller à des frasques. En vacances «dans le Sud», des femmes seules ne seront pas insensibles à de petites gouapes sur lesquelles elles ne daigneraient même pas jeter un regard dans leur pays. Les lieux publics fournissent aussi une occasion de métamorphoses passagères. L'individu y est comme possédé par l'esprit des lieux: il devient tout autre, est envahi par le dehors; il devient l'Autre. Il fréquentera même ces lieux publics pour se permettre d'être à l'occasion un autre. Pour changer impunément d'identité. Les groupes y adoptent des comportements nouveaux et les foules, soulevées par des forces obscures, s'emparent des lieux publics pour libérer leurs démons.

Les uns parlent du *Parc des Champs de bataille* et nous savons que, de leur côté, les citoyens de Québec parlent des *Plaines d'Abraham* ou tout simplement des *Plaines*. Espace défini par les uns comme lieu historique. Espace qui se fragmente en zones, en secteurs, en territoires différents selon les heures de la journée, les jours de la semaine ou les saisons de l'année. Les *Plaines* offrent des scènes multiples où des comédiens et des comédiennes de passage viennent jouer des drames, des comédies, des mélodrames et des farces qui remplacent le pageant unique auquel elles sont destinées. Espace ouvert où les cultures n'ont plus prise, les *Plaines d'Abraham* réservent des surprises. On y pénètre dans l'espace des autres et on y devient parfois tout autre. Les panneaux qui interdisent. Les plaques commémoratives qui instruisent. Les incitations. Les recommandations. Les prescriptions. Tout cet appareil régulateur ne peut réduire ce grand espace au milieu de la ville où l'homme peut soudainement basculer du dedans au dehors, tomber de culture en nature.